

Esquisse d'une saga : les quatre naissances de la psychologie française

Pour situer le texte: ce texte reproduit un chapitre du livre La formation en psychologie. Filiation bâtarde, transmission troublée, édité aux Presses Universitaires de Lyon ①. On peut se procurer ce livre à l'adresse http://presses.univ-lyon2.fr/produit.php?id_produit=9

Écrit à la fin du XX^e siècle, il n'intègre pas les mutations relativement importantes de ces 20 dernières années, mais il peut contribuer à les éclairer en les resituant dans une perspective historique (c'était d'ailleurs déjà à l'époque son objet). Il ne doit pas être lu comme la somme érudite qu'il n'est pas, mais comme une enquête généalogique, avec sa part de subjectivité et ses immenses lacunes, pour comprendre le présent des pratiques.

Mots-clés: psychologie, psychologues, histoire, épistémologie, praxologie, scientificité, pratiques, généalogie, idéopraxie, homo universalis, psychologie et philosophie, psychologie et biologie, mathématisation, pédagogie rousseauiste, neuropsychiatrie infantile, médicopédagogique, psychologie sociale, histoire de l'Université, Lagache, psychologie clinique, psychologie et mésinscription

N.B. : dans l'ensemble des textes mis en ligne

- 1. Les mots-clés soulignés renvoient à des concepts propres à l'auteur*
- 2. Les notes de bas de page font partie du texte original, les commentaires en marge ou les encarts sont contemporains de la mise en ligne et visent à contextualiser rétrospectivement le texte.*
- 3. Les n^{os} de référence dans les commentaires en marge ou les encarts renvoient à la bibliographie de l'auteur, en fin de texte*

Pourquoi saga ? le terme s'est banalisé dans l'acception d'une chronique haute en couleurs aux rebondissements récurrents — et, au vrai, la définition ne s'appliquerait pas si mal à notre objet. Mais c'est en son sens originare que le vocable s'est imposé ici : la saga islandaise était une sorte de carte de visite généalogique, enjolivée certes, au fil des temps, de récits soigneusement compilés comme autant de vignettes identifiant chaque ancêtre, mais toujours définis par leur fonction de repérage dans la trame des lignées entrecroisées, sans rapport avec un quelconque agrément imaginaire.

Ce positionnement généalogique pose d'entrée de jeu les marques de ce livre^a. Il est le témoin d'une tentative, *locale* et *datée*, indissociable de son contexte macro- et micro-historique, de son inscription sociale, des multiples enjeux intriqués qui ont fédéré au fil des années ses initiateurs, et leur ont fait ensuite

^a Les renvois aux autres parties du livre dont est extrait ce texte ont été reproduites sans modification, mais

choisir les contributeurs, plus ou moins proches, qu'ils appelaient en complément ou en contrepoint de leurs propres élaborations.

Tentative théorique à **partir** d'une tentative pratique, évoquée plus haut, développée plus loin, qui lui est parfaitement congruente, puisqu'il s'agit d'une " formation (à la psychologie) à partir de la pratique ", dans laquelle les étudiants sont invités à produire une élaboration théorique de leur pratique, — définie, au-delà d'une inscription étroitement professionnelle, comme totalité concrète d'une trajectoire simultanément psychique et sociale. Mon propos est ici plus précisément de comprendre comment cette tentative fut possible, et dure encore, alors qu'elle n'a d'équivalent dans aucune autre université française et, jusqu'à plus ample informé, étrangère — ce qui au bout de plus de vingt ans^b permet tout de même de la qualifier d'improbable. Et pourtant *elle est* : elle doit bien effet révéler quelque chose quant à la vérité du contexte où elle s'est inscrite.

^b...et aujourd'hui au bout de presque quarante ans, alors que les deux dernières décennies ont été marquées par la liquidation à grande échelle de nombreuses tentatives innovantes des années 70 et 80.

Sur l'énigme des objets institutionnels improbables qui durent...cf ②

Deuxième préalable, découlant du premier : il faut pour entreprendre la lecture de ce qui suit être indemne d'un préjugé implicite qui prêterait à tout ouvrage référé à l'université une prétention à l'universalité objective, et qui ne pourrait traiter que comme résidu fâcheux ce qui s'y laisse voir de la singularité de son ou de ses auteurs. Ainsi ne sera-t-il pas fait ici œuvre d'historien. Y seront

seulement retransmises les trouvailles d'une quête hasardeuse, en tout point comparable à celle d'un sujet singulier en recherche de ses origines, et avec la pleine conscience qu'elle remplit la même fonction de *construction légendaire*.

Et c'est bien pourtant une tentative théorique. Mieux : c'est ce qui en fait une tentative théorique. Ainsi illustrera-t-il au passage la tentative pratique de la FPP, en donnant exemple de ce qu'est théoriser " à partir de sa pratique ", ou, identiquement, à partir de son histoire : à savoir faire émerger asymptotiquement de l'objectivité et de l'universalité, au fil d'un patient travail de confrontation aux effets critiques, tant du débat, que de la rencontre avec d'autres histoires, d'autres pensées, d'autres cultures.

On est là dans une configuration épistémologique différente de la visée proprement scientifique. Car la scientificité se construit sur une annulation des enjeux praxiques de ceux qui la produisent ou en font usage (au sens où la validité d'un système d'énoncés doit être indépendante de leur partialité). Encore la question est-elle rarement posée des conditions de possibilité d'une telle annulation. Car lorsque ces conditions ne sont pas remplies, qui veut faire l'ange ne fait que la bête. Et inversement, il est d'autres voies que la scientificité pour se déprendre des mirages de la subjectivité : ce qui juge de la validité d'une théorisation peut être aussi la capacité des énoncés à mettre en cohérence les enjeux praxiques avec la réalité qu'ils rencontrent, et qui les sert ou les dessert aléatoirement ; mais aussi, indissociablement, leur capacité à débusquer ces enjeux de leurs cachettes implicites, à fonder un échange symbolique généralisé qui cherche l'universalité dans le repérage commun des alliances et des antagonismes, des raisons et des passions, des familiarités et des étrangetés, plutôt que dans l'idéal d'un corpus de vérités canoniques.

*

* *

C'est dans cette quête critique de la cohérence et de l'intelligibilité que l'enquête généalogique s'impose très souvent, *de facto*, comme l'un des attracteurs privilégiés. Et plus encore (tant il appert que ce sont les lignées troublées qui interrogent la généalogie), quand l'espace social concret où émerge la tentative se signale par la densité de ses contradictions, de ses effets d'énigme, des inadéquations entre ce qui s'y donne à voir et les représentations idéalisées qui en circulent. .

De tout cela, c'est peu dire que le champ de ce qu'on nomme et de ce qui se nomme la psychologie est remarquablement prodigue. Elle s'est constituée par jonctions et ramifications multiples de champs dynamiques, intriquant chacun un espace de pratique, un nœud d'enjeux sociaux, un système idéoconceptuel, un personnel propre. La taxinomie contemporaine des sous-disciplines est la trace vestigielle la plus visible de ce substrat archéologique, qu'elle indique sans coïncider avec lui, — taxinomie éminemment chaotique, comme certains paysages qui témoignent à la surface du sol des effets croisés de forces tectoniques multiples et successives. Mais de même que le géologue y discerne parfois un petit nombre de puissantes poussées souterraines, de même nous lisons, dans le passé et le présent de la psychologie, les effets d'une rencontre fondatrice entre une lignée académique et des espaces de pratique, chacun lié à l'autre par des enjeux qui lui sont propres tout en lui étant essentiels, mais astreint par là même à supporter et à gérer les écarts culturels considérables qui les séparent.

Cette histoire s'est jouée presque simultanément, avec des variantes significativement différenciées, dans plusieurs aires culturelles (anglophone, francophone, germanophone), qui loin d'être en osmose permanente, n'ont communiqué entre elles qu'à des moments et par des points de passage limités. Notre parti-pris sera de l'aborder à partir de là où nous sommes, donc de l'histoire française, en balisant au passage quelques jonctions avec les lignées étrangères. Et en y pointant,

comme dans toute généalogie, non point “ une ” naissance, mais des naissances successives, comme autant de générations, chacune issue d’une alliance nouvelle.

1^e naissance : UNE LIGNÉE ACADÉMIQUE

A. FRACTURE DANS LA PHILOSOPHIE

Dire que la psychologie est issue de la philosophie, c’est un truisme qui n’apprendra rien à personne. Encore faut-il préciser cette métaphore de filiation, car une “ discipline ” n’a aucune existence substantielle. Elle n’est jamais qu’une culture locale, prise dans un emboîtement de cultures régionales culminant dans la culture globale d’une société, qui ne saurait être que par ruse idéologique pensée comme isolée des ensembles sociaux qui la supportent et qu’elle fédère.

Comme la sociologie, sa cousine ennemie, la psychologie en tant que discipline académique autonome apparaît, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, au point où, dans la philosophie, surgit une fracture violente opposant la fascination de la scientificité à la tradition de l’humanisme moral. Cette fracture exprime l’antagonisme qui s’intensifie alors, non plus, comme au début de ce même siècle, entre une France rurale, monarchiste, et une France urbaine, libérale et bourgeoise, — mais entre une société industrielle enfin triomphante, et une société bourgeoise artisanale dans laquelle va se fondre progressivement la société rurale.

Écrire cette histoire comme le développement naturel des lumières depuis l’évidence assurée d’une supériorité intrinsèque du discours scientifique relève d’une immense naïveté idéologique, d’ailleurs fort répandue : celle qui confond le développement effectif des sciences, et la fonction du signifiant “ science ” comme mythe majeur et principal organisateur symbolique des sociétés industrielles — de même que l’humanisme moral condensait les mythes majeurs de la société bourgeoise artisanale.

La proclamation de la psychologie comme *discipline autonome* prend sens dans ce mouvement plus général de revendication de scientificité. Les nouvelles sciences, rejetons de la philosophie, ont été postulées au titre des signes extérieurs de la dignité scientifique, longtemps avant d’être identifiées par le développement effectif de leurs productions. Mais au contraire de la sociologie, pour qui Auguste Comte crée un vocable nouveau, la psychologie conserve une appellation à l’époque encore récente, mais qui, sans conteste, la désignait comme branche de la philosophie et la réfèrait à l’analyse des états de conscience : comme s’il fallait conserver le lien à la philosophie sous forme de *lien antagoniste*, peut-être simplement parce que *l’enjeu était dans l’antagonisme lui-même* : être en conflit avec ses parents, c’est le contraire de se détacher d’eux....

B. LES TROIS VOIES DE CERTIFICATION DE LA SCIENTIFICITÉ

Bien entendu, cette revendication déboucha sur une recherche d'éléments moins incantatoires pouvant conférer les formes et la dignité de la science. A peu près toutes les directions possibles furent explorées :

- les canons épistémologiques de la méthode expérimentale, identifiée à la méthode hypothéticodéductive façon Claude Bernard ;
- les modèles fonctionnalistes de la biologie et singulièrement de la biologie médicale ;
- la mathématisation.

Chacune s'attaquait à relever l'un des défis apparemment insurmontables que le spiritualisme lui objectait avec l'illusion de s'y sentir inexpugnable : l'âme était inobservable ; indivisible ; inquantifiable.

l'expérimentation

La première eut beau jeu de substituer, à un objet inattrapable, (la conscience), un objet attrapable (le comportement), dont nul ne pût contester qu'il lui fût lié. C'était bien aussi fondé que de substituer au sentiment subjectif du " temps qui coule " le nombre de battements du pendule.

A se développer, avec le behaviorisme, à partir de l'aire nord-américaine, et grâce à la dominante pragmatique de sa culture, cette tentative gagna d'engranger tranquillement, sans grands états d'âme, des moissons surabondantes de résultats faiblement modélisés, notamment en psychologie animale, — du moins jusqu'à ce que la révolution éthologique, d'une fécondité heuristique et théorique incommensurable, vienne la concurrencer victorieusement sur ce dernier... territoire. Au moins put-elle conserver sans concurrence l'exclusivité de l'un de ses deux animaux de laboratoire favoris (après la souris blanche) : l'étudiant en psychologie. On sait d'autre part comment l'exploitation intensive d'une heureuse aubaine (le réflexe conditionnel), permit à son homologue soviétique, le pavlovisme, de bâtir un monumental colosse aux pieds d'argile, surmodélisé, mais stérilisé par son exclusivité dogmatique.

Mais en France, il faudra attendre Henri Piéron pour que s'enracine une véritable psychologie expérimentale. Car le prophète de la psychologie scientifique française, Théodule Ribot, prêchait un expérimentalisme qu'il ne pratiquait pas. Il lui suffisait, surprenante pirouette, de traiter les troubles mentaux comme une expérimentation naturelle. Derrière la bannière expérimentaliste, c'est la fascination pour la biologie qui était ici le véritable moteur.

le modèle biologique

La tentative d'un emprunt aux modèles fonctionnalistes de la biologie aurait pu s'engouffrer dans la brèche ouverte par une autre aubaine encore récente : la découverte, avec l'aphasie de Broca, des localisations cérébrales, qui offrait un paradigme rêvé pour transposer dans une science du comportement la problématique biologique de la fonction, comme articulation entre des organes distincts et le tout de l'organisme. Or ce rendez-vous là fut manqué. Il est même surprenant de

constater que, en France, c'est, avec la " psychologie des facultés ", à l'intérieur d'une psychologie philosophique, que le modèle fonctionnaliste se retrouva métaphoriquement, comme un compromis dans lequel l'idéalisme concédait au scientisme le minimum pour essayer de sauver l'essentiel — en ne parvenant d'ailleurs qu'à un modèle abâtardi en une pure juxtaposition d'entités distinctes et fort peu articulées. A l'inverse, on doit à la psychologie allemande, avec la *Gestalttheorie*, un étonnant modèle de totalité, en écho aux ponts-aux-ânes des biologistes d'alors (comment penser les rapports entre le tout et ses parties sans recourir à un finalisme toujours suspect d'être théologique ?) ; mais chez les gestaltistes, l'emprunt épistémologique, du reste ingénieux, était fait à un modèle électrique, et donc à la physique.

C'est une tout autre surface de contact avec la biologie que se choisit la psychologie scientifique française naissante : la médecine aliéniste. Et plus précisément celle qui se développait autour de Charcot à la Salpêtrière.

Tout s'est passé comme si la psychologie avait été trop fascinée par la biologie pour pouvoir faire des modèles de celle-ci un usage heuristique. On ne peut emprunter qu'à un objet vis-à-vis duquel on se sent libre. En fait, la psychologie touchait là à l'une de ses contradictions fondatrices, qui l'obligeait à tourner indéfiniment autour du dualisme psyché/soma tout en en maintenant frileusement la question dans une pénombre fuligineuse. Et pour cause : être clairement dualiste l'aurait menacée d'une traîtreuse compromission avec l'ennemi d'origine — le spiritualisme ; être moniste la menaçait d'être à terme annexée par la biologie. Ainsi devait-elle se contenter de joindre révérentiellement de la psychophysiologie et de la neurologie au corpus de ses savoirs canoniques, sans pouvoir faire mieux que les y juxtaposer : sans pouvoir, en fait, les penser. L'expérimentalisme sans expérimentation de Ribot témoigne de ce dilemme, annonçant une science autonome tout en lui choisissant un terrain d'exercice qui ne laissait guère d'autre statut à l'objet de la psychologie que celui d'une approximation provisoire pour un savoir biologique à venir, dès lors que ses convictions épiphénoménistes lui rendaient patente la nature neurologique des troubles mentaux.

Si la marque personnelle de Charcot se retrouve dans les itinéraires de tous les pères fondateurs, — Ribot, Freud, Binet, Janet..., c'est sans doute parce qu'il offrait à la fois une référence et un masquage à ce dilemme. En juxtaposant sans les articuler une neurologie et une nosographie (car à cet état là de la médecine nerveuse la " clinique " n'est encore rien d'autre qu'une sorte de botanique descriptive des troubles mentaux), il désigne implicitement une terre promise où l'une et l'autre s'unifieraient en un savoir biologique sur la folie. C'est ainsi donc, et non comme paradigme épistémologique heuristiquement fécond, que fonctionne le modèle des localisations cérébrales : il fournit un lien factuel entre un syndrome d'une part, et d'autre part une lésion, décelable exclusivement à l'autopsie, et à l'époque parfaitement hors d'atteinte de toute intervention thérapeutique. Et ce lien bien attesté dans les pathologies proprement neurologiques authentifie la postulation d'un lien encore à trouver avec l'ensemble des comportements troublants, voire inquiétants, déferés depuis quelques décennies à la garde de la médecine aliéniste. Mais d'être seulement postulé lorsque aucune lésion associée n'était décelable, voire renvoyé à la vague catégorie

des “ troubles fonctionnels ” (par antiphrase puisque dans une totale impuissance à les adosser à un quelconque modèle de fonctionnalité), ce lien mystérieux entretenait dans sa pénombre la fiction d'un savoir virtuel qui pourrait être proprement psychologique : ce n'est pas pour rien que l'hystérie, désespoir des neurologues chasseurs de lésions, s'est trouvée là instituée en paradigme majeur.

Il est remarquable que dans cette aventure, seuls d'authentiques biologistes de formation, tous deux fortement influencés au départ par Charcot, mais tous deux médecins d'origine et travaillant à partir d'autres enjeux que la pure revendication scientifique, purent se libérer de cette impasse où restaient enfermés les migrants de la philosophie, tels Pierre Janet, dont l'œuvre est pleine de percées prometteuses qui tournèrent court.

L'un (là encore, il provenait de l'aire culturelle germanophone) fut le seul à développer une cohérence épistémologique propre en transposant les modèles biologiques (mais aussi bien physiques, économiques, voire...militaires), sans les recopier. On aura reconnu Freud, avec ses deux topiques et le concept d'appareil psychique. Mais c'est significativement qu'il nomma sa tentative *méta* psychologie. Car si la psychanalyse fut bien, on le verra, recaptée ultérieurement par l'une des mouvances de la psychologie, non sans de multiples contradictions dont on trouvera dans ce livre de multiples échos, elle se développa au départ, et longtemps, indépendamment d'elle.

L'autre, Alfred Binet, d'abord parfaitement inscrit dans la mouvance de Charcot, se déprit purement et simplement de cette impasse, accumulant les tentatives les plus diversifiées, et opérant notamment une percée décisive dans le sens de la quantification, qui fut ce que l'histoire retint de lui. Mais nous verrons que cette percée fut concomitante d'une mutation bien plus décisive encore pour le devenir de la psychologie, qui nous emmènera loin au delà de la pure pensée académique.

la quantification

La tentative d'une psychologie quantitative s'était d'abord focalisée sur une troisième aubaine : la construction par la psychophysologie (à la suite de Weber et surtout Fechner : encore une histoire allemande...) du concept de seuil, et plus précisément des seuils différentiels. Un objet qualitatif — en l'occurrence la sensation, — pouvait être décrit comme une grandeur mesurable : le seuil différentiel était à l'intensité de la sensation ce que le battement rythmé du pendule était au temps !

Cette fascination pour la psychophysologie concentra longtemps sur l'étude de la sensorialité les travaux de la psychologie quantificatrice. Ce n'est sans doute pas la seule raison : on méconnaît trop généralement l'influence persistante du sensualisme sur les préoccupations du XIX^e siècle. C'est pourtant un autre outil qui s'imposa ensuite durablement comme opérateur de quantification des objets réputés inquantifiables : la psychométrie.

Il serait erroné d'y lire au départ une sensibilité naissante à la pensée probabiliste. C'est plutôt tardivement que cette dernière prit droit de cité dans la psychologie à visée scientifique, même si elle y monopolisa ensuite assez vite le champ du mathématisable. Le temps n'était pas si loin où Auguste

Comte niait péremptoirement la possibilité même d'une science des probabilités...Mais elle y fut précédée par l'usage d'une statistique descriptive, longtemps d'ailleurs rudimentaire, suffisante toutefois pour autoriser la construction de *quantités* (ou de quasi-quantités) supposées mesurables à partir de classements (donc de relations *ordinales*). C'est donc bien dans la requête d'un outil de mesure de quantités, assimilables, si l'on n'était pas trop exigeant en mathématiques, à des quantités physiques, que la psychométrie apparut sur la scène.

C. L'HOMO UNIVERSALIS ILLUSTRÉ PAR SES MALFAÇONS

La tentative de Binet nous conduit cependant bien au delà de la démonstration méthodologique, ou plutôt *ailleurs*. parce qu'impulsée par d'autres enjeux. Plus généralement, l'insistance obsédante de la psychologie scientifique à établir sa scientificité par référence à des modèles idéalisés produits par des " sciences phares " ne doit pas occulter la question de l'objet qu'elle se donnait à l'origine : non bien sûr arbitrairement, mais en reflétant ainsi dans quelle faille alors active elle inaugurerait sa mise en travail. Tant il appert que ce qui définit l'origine et par suite l'essence de toute production de la pensée est, non le champ apparemment neutre qu'elle arpente, mais le point d'irritation souterrain où elle trouve son énergie.

Alors que, partout ailleurs, la revendication scientifique s'oppose directement à l'humanisme idéaliste sur le terrain d'une philosophie morale et politique, la psychologie occupe un autre front : celui d'une opposition à ce qui subsistait alors de la théorie idéaliste de la connaissance, qui, quoique en profondeur liée de près à la première, se présente en surface comme n'ayant rien à voir avec elle. Ainsi, alors que la sociologie, et dans sa suite l'ensemble des " sciences " sociales, apparaissent toujours en première ligne dans le jeu des antagonismes sociaux, la psychologie, au moins française, sera toujours réputée travailler " ailleurs ", dans une zone de l'espace social présumée radicalement extrapolitique : sauf, brièvement, dans les années 1970, (et encore, sur le mode d'une dénonciation massive faiblement étayée d'élaborations consistantes, qui n'aura été au total qu'un épiphénomène de peu d'effet, quoiqu'elle ait constitué un symptôme de première importance).

Son objet central originaire est donc la connaissance. A cet égard, la vague cognitive contemporaine s'inscrit dans son droit fil. Pourtant, cet objet central fut toujours lié structurellement à un corrélat antagoniste — l'intimité de l'affect — qui, à la notable exception de Janet, et dans une certaine mesure de Wallon, lui a servi surtout de faire-valoir, et ne s'est imposé que très récemment au cœur de ses enjeux : encore fut-ce sous la pression de la demande sociale relayée par les pratiques de la psychologie, bien plus que dans la dynamique propre de la recherche savante. Comme la passion chez Descartes, qui témoigne de l'impuissance de l'âme à se libérer des effets du corps, l'affectivité est dans cette tradition le négatif de l'intelligence, et il ne faut pas pousser beaucoup pour y lire la trace irritante de l'animalité dans la pensée proprement humaine. C'est sans doute chez Piaget que ce statut de

l'affectivité, ramenée à un pur réservoir d'énergie échappant par essence à toute structure, est le plus éclatant.

Un biais existe cependant, par lequel s'éclaire l'enjeu socio-historique majeur de cette psychologie scientifique française en son état naissant — cette merveilleuse définition de son objet formulée vers la fin du XIX^e siècle : “ l'homme blanc, adulte, normal et civilisé ”^c. Définition qui porte en creux les figures qui hantent l'époque, parce qu'elles attaquent ou à tout le moins interrogent les mythes universalistes de la société bourgeoise occidentale : l'animal, l'enfant, le sauvage et le fou.

Laissons de côté le sauvage, que s'était solidement approprié depuis longtemps l'ethnologie, alors même qu'elle n'était encore qu'ethnographie : en notant toutefois au passage le statut original de cette discipline qui ne cessa ensuite de faire frontière commune entre sociologie et psychologie. Restent l'enfant, l'animal et le fou, qui ont été précisément et sans discontinuer les véritables objets princeps de la psychologie, comme si elle avait eu pour fonction non d'étudier, mais de glorifier, par l'étude de ses limites, et quasiment de ses faire-valoir, ce paradigme de l'*homo universalis* qu'était “ l'homme blanc, normal adulte et civilisé ”. Et, plus précisément de l'*homo rationalis*. Bref de fonder implicitement le sujet (blanc...) de la connaissance scientifique comme finalité incontestable de l'être-humain, en y rapportant méticuleusement ses ratés et ses pierres d'attente, tout en tournant autour de l'énigme de l'humanité incomplète. Dans le lumineux chapitre introductif de la Psychologie de l'intelligence, c'est encore Piaget qui en donnera plus tard une explicitation parfaite. On voit donc qu'en allant chercher dans la médecine aliéniste un champ d'étude bien peu congruent à sa visée épistémologique affichée, Ribot ne choisissait pas sa cible au hasard.

^c Je crois me rappeler que la formule est de Théodule Ribot, mais je n'en suis pas sûr et je n'ai pas retrouvé la référence.

2^e naissance : DES PRATIQUES EN QUÊTE DE CAUTION SAVANTE

A. L'ÉCOLE POUR TOUS ET L'ENFANT INSCOLARISABLE

C'est précisément autour de cet obstacle idéologique que s'opéra la rencontre avec un terrain de pratique, rencontre si décisive qu'on peut la dire fondatrice. En ce début de XX^e siècle, on sait assez à quelle place critique est positionnée l'école. Depuis une vingtaine d'années, l'obligation scolaire a opéré une mutation essentielle du regard — elle en a d'ailleurs sans doute été plutôt le symptôme. L'enfance et l'état d'écolier sont en effet devenus synonymes, dans le même temps où la colonisation identifie tout “ sauvage ” comme appelé à s'identifier à la figure uniforme du “ civilisé ” (l'ère Jules Ferry est marquée justement par cette double inauguration de la politique scolaire et de la politique coloniale de la 3^e République). La diversité de l'humanité réelle n'étant que le négatif temporaire de l'*homo universalis*, le modèle du développement linéaire identique de tout enfant, contrôlé par

^c En fait, les appellations "arriérés d'école" ou "anormaux d'école", et "arriérés d'asile", remontent bien à Binet et Simon

l'éducation, reproduisait le modèle du progrès linéaire de l'humanité, contrôlé par ses savants, ses militaires et ses missionnaires laïques ou religieux.

Hélas, cette diversité résiste. Scandaleusement. L'école est mise en échec par une minorité d'enfants réfractaires à la scolarisation. Certes il existe des moyens de contourner l'obstacle. *L'homo universalis* n'est pas exactement conçu comme uniforme : mais il ne se différencie que sur les deux critères du travail et du talent, qui justifient ce qui est évidemment

en jeu à l'arrière-plan — la concurrence entre égaux qui est la clé de l'économie libérale. Si, au milieu du XIX^e siècle, la pédagogie héritée des jésuites l'a emporté sur la pédagogie mutuelliste, qu'elle a refoulé dans l'oubli après avoir failli être supplantée par elle, c'est entre autres parce qu'elle exprimait parfaitement cette position, en constituant des classes d'âge, au sein desquelles les enfants étaient supposés identiques entre eux, puis en les classant selon le travail et le talent, et en renvoyant les derniers du classement à la paresse et à la sottise.

Mais au delà d'un certain seuil, s'impose le fantôme d'une humanité inclassable, dans tous les sens du terme. Depuis plusieurs décennies l'idiot, cet être étymologiquement "particulier", l'imbécile, marqué comme le sera plus tard le débile, par son irréparable "faiblesse", font énigme^d. La médecine aliéniste n'en veut pas. Des francs-tireurs de la pédagogie, Itard, Séguin, Bourneville, s'exaspèrent sans convaincre à les réintégrer dans le champ du perfectible, donc de l'humain.

La scolarité obligatoire refend cette population marginale en deux. Il y a ceux qu'on ne songe même pas à scolariser (il faudra attendre une loi de 1975 pour que l'école relève le défi de les réinclure, au moins formellement, dans le champ de la scolarité obligatoire) ; ceux là resteront à l'abri du regard, dans l'ombre des asiles ou dans les pièces reculées des demeures familiales. Mais entre eux et les paresseux, reste une frange qui désespère l'école publique. Ce seront les "arriérés". Il faudrait plutôt les nommer "arriérés d'école"^e, puisque à leur suite les autres aussi recevront la dénomination d'arriérés, "arriérés d'asile", faudrait-il dire.

Les désigner ainsi — comme plus tard les nommer "retardés", — c'était bien sûr tenter magiquement de les inscrire quand même quelque part dans la séquence d'un développement linéaire. Mais la dénomination ne suffisait pas à trancher le dilemme pratique : comment à la fois les garder dans l'école pour ne pas attenter à l'universalisme, et les faire disparaître comme témoins de l'échec de l'universalisme ? C'est là que, sous la forme d'une commande ministérielle en bonne et due forme, la psychologie fut mise à contribution, en la personne d'Alfred Binet.

^d Rappelons qu'*idiotês* (*ἰδιότης*) signifie en grec "caractère propre" (cf "idiosyncrasie"), et *quimbecillitas* en latin désigne la faiblesse physique, avant de s'étendre à la faiblesse d'esprit.

Lui aussi est biologiste de formation, comme plus tard Piaget. Comme Piaget aussi, c'est en s'intéressant à ses propres enfants qu'il est attiré par la psychologie^f, mais c'est pour lui en tant qu'écoliers — justement. Sa pratique et son œuvre sont à la fois inaugurales et exemplaires de ce qu'allait devenir la psychologie française.

A vrai dire, il emploie presque indifféremment le mot psychologie et l'expression “ nouvelle pédagogie ”. Celle-ci n'a, au pied de la lettre, rien à voir avec ce qu'on a désigné ensuite sous le nom de “ pédagogie nouvelle ”. Elle se veut discipline scientifique, élaborée (comme il se doit) au laboratoire, destinée à résoudre les problèmes que lui posera “ l'ancienne ” pédagogie. Celle-ci n'est nullement contestée pour l'essentiel : seulement dénoncée pour son pragmatisme tâtonnant. Dans l'intention, on est exactement dans le modèle de l'application technique d'une science fondamentale.

On en est pourtant bien loin dans les faits. Car Binet proclame aussi que “ le laboratoire c'est l'école ”, et il en fait l'illustration hyperréaliste en transportant dans une école parisienne son vrai laboratoire de savant, rempli (comme il se doit) de beaux instruments de cuivre — essentiellement de l'outillage psychophysiologique. Alors, où est la source des “ idées nouvelles sur les enfants ” ? Entre les quatre murs du laboratoire ? ou entre les quatre murs de l'école qui l'entoure ? D'autant que par ses fenêtres, il voit non l'école, mais la cour de récréation : comme si face à la résistance de l'enfant à l'école s'annonçait l'attention à ce qui, en l'enfant, n'est pas de l'écolier. Et c'est peut-être d'ailleurs ce qui le relie d'un fil ténu à la filiation des pédagogies rousseauistes, ce qui rend compte peut-être de la présence, parmi le *braintrust* d'enseignants praticiens dont il s'entoure, du jeune Victor Cousinet : le modèle d'un détour par ce qui n'est pas scolaire pour revenir à la scolarité. Dans un mouvement qui n'est somme toute pas sans parenté avec l'approche de *l'homo universalis* par ses malfaçons : on commence à entrevoir le fil rouge qui circule à travers la genèse de la psychologie.

On sait que la commande ministérielle dont il est l'objet aboutira à la double création du premier test d'intelligence, et des classes de perfectionnement. Deux remarquables compromis face aux contradictions qu'on vient d'évoquer.

Le test est beaucoup plus qu'un simple emprunt à la psychométrie américaine naissante. Il n'est pas en effet conçu comme épreuve prédictive de performances objectives auxquelles il serait corrélé. Il *construit* véritablement un objet, ou plutôt deux : l'intelligence, et l'âge mental.

Dire avec Binet que “ l'intelligence, c'est ce que mesure (son) test ” n'a rien d'épistémologiquement scandaleux : l'objet scientifique construit se substitue à l'objet d'une idée commune à laquelle il est intuitivement lié^g. Plus intéressant est justement ce dont est fait en

^f C'est bien néanmoins son intérêt de biologiste pour les arriérés qui lui fait rencontrer Simon alors interne au Perray-Vaucluse : ses recherches visaient alors à corrélér le niveau intellectuel et les dimensions de la boîte crânienne – dans la lignée évidemment de Gall et de la phrénologie. Sur l'importance historique de Gall, cf. François Jourdan, in ③

l'occurrence ce lien intuitif, car il revient à assimiler un ensemble de savoirs non scolaires supposés banals, à une aptitude supposée sous-jacente aux acquisitions scolaires. C'est donc poser implicitement qu'*autre chose* que le talent intervient dans le niveau des acquisitions scolaires, qui n'interfererait pas avec les acquisitions des connaissances de la vie courante.

^h La réalité historique est plus complexe : la répartition des enfants dans les classes se faisaient alors par niveau (avec évidemment un lien de fait avec la moyenne d'âge) : ce n'est que plus tard que cette distribution se fera selon les âges, avec la distorsion entraînée par les redoublements. . Binet et Simon interposent donc une troisième échelle, l'âge mental, entre l'échelle des niveaux scolaires et celle des âges réels

^g Comme la masse, coefficient intervenant dans des équations, se substitue au poids, ou la dimension comme paramètre d'une classe de fonctions, se substitue à l'organisation de l'espace perceptif, etc.

En même temps, l'homogénéité postulée des enfants à l'intérieur de leur classe d'âge est conservée. Simplement sont construites des *quasi* classes d'âge, décalées par rapport à l'âge réel. Faut-il rappeler que la notion de quotient intellectuel, qui nous ramène, elle, à l'autre pilier de la pratique scolaire qu'est le classement intraclasse ^h — et *a fortiori* le bricolage époustouflant qui fait désigner aujourd'hui encore comme “quotients” des notations en écarts-réduits par rapport à une distribution gaussienne — sont dues à des

auteurs ultérieurs ?

L'opération est admirable. L'enfant “à scolariser résistant à la scolarisation” est, grâce à la notion d'arriération et au concept d'âge mental qui l'illustre, réassimilé à l'enfant normal par une répétition de l'opération qui avait assimilé celui-ci à l'adulte grâce à la notion de développement linéaire : l'individu exorbitant de la norme universelle illustre la norme *à une approximation temporelle près*. Il n'est pas achevé, mais c'est comme si c'était fait. Et en même temps, à l'arrière-plan, le décalage entre l'intelligence et le niveau scolaire est suggéré comme d'un autre ordre, comme relevant d'un décalage entre l'école et la vie qui appelle implicitement à rechercher le rattrapage temporel non dans une accélération, (ce qui est le modèle du cours particulier ou du devoir supplémentaire), mais dans une pratique de *détour*.

La congruence entre l'instrument de diagnostic et le terrain de pratique vers lequel il renvoie — la classe de perfectionnement — est, si l'on ose dire, parfaite. Le nom de cette dernière est en soi un programme : il s'agit de s'inscrire dans le chemin vers la perfection. Et c'est une classe : l'enfant n'est pas soustrait à la scolarité obligatoire. Mais cette classe est à la fois dans l'école et hors d'elle.

B. L'ALLIANCE DU MÉDECIN ET DU PÉDAGOGUE

La nouveauté par rapport à Itard, Séguin, ou Bourneville n'est donc pas dans l'idée, qui fermente durant tout le XIX^e siècle, d'éduquer et même de scolariser les " arriérés " dans un contexte de pensée médicale. C'est leur scolarisation dans l'enceinte même de l'Instruction Publique devenue obligatoire. La dissociation pratique entre " arriérés d'école " et " arriérés d'asile " contraste avec leur unification symbolique dans le *continuum* de l'échelle des Q.I., qui donnera naissance ensuite à la catégorie de la " débilité ", avec ses simples degrés (légère, moyenne, profonde). La notion la plus intéressante était ici celle de débilité moyenne, sorte de concept vide dont la seule fonction était de masquer la coupure radicale entre la débilité légère, à la frange inférieure de la normalité, et la débilité profonde, marquée profondément et durablement des figures de la monstruosité.

Cette position ambiguë n'aurait pu être soutenue avec le seul secours de la pensée pédagogique. Mais l'œuvre de Binet, c'est aussi le coup d'envoi d'une alliance solide et durable, quoique fort conflictuelle comme toute bonne alliance, entre médecine et pédagogie, l'entrée dans l'ère du *médicopédagogique*. Et c'est de ce couple que la psychologie est l'enfant en cette deuxième naissance. Binet est lui-même médecin. Autour de lui, de nombreux médecins, — Dr Simon, Dr Philippe, etc... — avec qui il multiplie les coproductions.

Cette alliance ne se noue pas encore avec ce qui deviendra plus tard la psychiatrie. C'est plus tard, avec Heuyer, que se fondera la neuropsychiatrie infantile proprement dite. La catégorie autonome du *médicopédagogique*, qui se met ici en place, s'inscrit dans une nébuleuse de champs idéopraxiques, tels que la rééducation fonctionnelle, l'orthophonie, la rééducation psychomotrice, voire dans un autre registre l'éducation sanitaire et la prophylaxie ; champs dont l'apparition s'échelonne dans le temps, mais qui ont tous en commun la construction d'un objet-frontière entre l'apprentissage et la thérapeutique. Le vocabulaire est parlant, qui oscille entre le préfixé " ré " et le préfixe " ortho " : il unit l'itération et la rectification, qu'on retrouve parfaitement mariées dans le " redressement ", dont chacun sait qu'il y avait (qu'il y a ?) des maisons pour ça. La temporalité linéaire de la pédagogie se combine à la temporalité en boucle de la thérapeutique sur le modèle d'une boucle greffée en un point du développement linéaire. Le *médicopédagogique* est supposé éloigner temporairement des algorithmes normatifs de la pédagogie, mais pour y ramener un peu plus tard.

Cette alliance entre pédagogie et médecine n'aurait elle-même pu s'opérer sans l'héritage du courant hygiéniste. Celui-ci avait témoigné, au sein des pratiques de régulation sociale, du même mouvement qui a fait surgir la psychologie du sein de la philosophie. En faisant de la maladie, de l'ignorance, de l'immoralité, et de la pauvreté, les facettes d'un même ennemi, et en assimilant donc la santé, l'instruction, la moralité et l'aisance, il marque une rupture dans la philanthropie, en y substituant le médecin au moraliste. C'est sous les couleurs de la médecine que la caution de la scientificité s'installe au cœur des pratiques sociales. Elle y est toujours, et, on va le voir, plus que jamais.

C. L'ENTREPRISE INDUSTRIELLE ET LA SOCIÉTÉ POLITIQUE AMÉRICAINE

Une semblable coalescence entre terrains de pratique sociale et psychologie académique s'inaugurait et se développait en parallèle dans les aires culturelles anglo-saxonne et germanophone. Mais sur de tout autres terrains. Aux États-Unis particulièrement, elle émergeait de deux champs de pratique majeurs : l'entreprise industrielle et l'espace du politique. Mais également dans un contexte épistémologique sensiblement différent, du fait que s'y imposait une représentation sociale de la scientificité essentiellement pragmatique ; son objet y était directement représenté en lien avec la solution des problèmes techniques apparaissant au fil du développement industriel ; corrélativement, la science y était relativement libre de la question du fondement absolu du savoir, héritée de la pensée idéaliste, et donc moins requise d'exhiber sa conformité à des canons conventionnels de scientificité.

C'est d'ailleurs dans ce contexte qu'avait été inventé le test, à partir de la pratique du recrutement, dans une logique de rationalisation du processus productif traitant le geste productif et son support (le producteur) comme un outillage parmi d'autres, soumis à des spécifications de plus en plus raffinées pour en améliorer la productivité. Cette lignée de la psychologie industrielle dans son fondement premier est extrêmement proche de l'ergonomie. On peut relever que cette lignée là, à l'illustre exception de Bonnardel, n'a immigré que très tardivement en France : au début des années 50, la bibliographie d'un ouvrage français de vulgarisation sur ce thème est encore aux 9/10^{es} en anglais et en allemand.

Dans un autre registre, où les pratiques de l'entreprise industrielle s'intriquent intimement à celles du champ politique, l'aire nord américaine a vu se développer, aux racines de la psychologie sociale, un ensemble cohérent de pratiques et de théories du micropolitique, dans lequel les différents champs de pratique sociale ne sont pas considérés en ce qui les distingue par nature, mais en ce qui les réunit : à savoir un système d'interactions entre des individus indépendants. On observera que cette position s'origine à la même source que celle qui a travaillé en France dans l'espace de l'école : l'extension à la représentation de l'ensemble de l'espace social du modèle de l'économie libérale, qui voit dans la mise en équilibre d'un ensemble le produit d'une concurrence entre ses composants, dès lors que ce jeu n'est pas faussé par des contraintes parasitaires.

Mais les deux lignées divergent de s'être fixées sur des points de fragilité différents de ce modèle. En France, c'est, on l'a vu, l'universalisme, qui traduit la réduction de l'homme à son essence de sujet rationnellement actif, la " généralité abstraite " de l'individu étant en tout point isomorphe à la généralité abstraite de la monnaie comme agent de l'échange généralisé. Aux États-Unis, et il est vrai plus tard, au delà de la crise de 1929, dans le contexte du *New Deal* et du keynésianisme, travaille plutôt la nécessité d'un correctif régulateur au jeu sauvage de la concurrence entre individus, — dans le même temps où commencent à apparaître les limites, dans le processus de production lui-même, de la coexistence entre deux modèles antagonistes de régulation sociale : le modèle applicable aux entrepreneurs et aux personnels de conception (fondé sur l'initiative, la concurrence, l'horizontalité

des rapports sociaux), et le modèle applicable aux agents d'exécution (fondé sur l'organisation hiérarchique et la forme prescriptive de la circulation d'information).

Autrement dit, la psychologie sociale est liée à l'apparition de la technostructure telle que l'a théorisée Galbraith. Entre un modèle de pouvoir autoritaire et un modèle d'effacement de l'état, apparaît le modèle d'une gestion d'experts, opérant identiquement dans l'espace microsocial et dans l'espace macrosocial par interventions localisées et soigneusement pesées, à partir de points stratégiques repérés dans des réseaux d'interaction où jouent librement les rapports des acteurs sociaux. Un nouveau paradigme de démocratie apparaît là, où la question de la représentativité des élus fait place à la notion d'une émergence de consensus par résolution des conflits, grâce à la vertu catalytique d'un leadership bienveillant et attentif.

Cette gestion des conflits traités comme des malentendus, à l'opposé des conceptions marxistes qui y lisent des antagonismes objectifs, est inséparable d'une idéologie de la créativité, la capacité des individus à se déprendre des " *patterns* " où ils sont enfermés étant la condition de cette métabolisation collective. C'est ainsi que lorsqu'à la demande du gouvernement fédéral américain, Adorno cherche, pendant la guerre, à évaluer les facteurs d'adhésion potentielle des américains à des idéologies autoritaires, c'est à un test de rigidité perceptive qu'il a recours.

C'est essentiellement dans cette lignée que s'opère, là aussi, une jonction entre des pratiques de terrain et des intellectuels. En l'occurrence, ceux-ci seront essentiellement des immigrés d'Europe Centrale fuyant le nazisme : on peut citer Lewin, Moreno, l'école de Francfort (notamment Adorno et Marcuse). Très influencés au départ par la psychanalyse et le marxisme, théoriciens passionnés, ils tireront de leur rencontre avec la société américaine, profondément dissemblable de leur environnement natif, des synthèses inédites dont la fécondité est aujourd'hui encore loin d'être épuisée. Une lointaine racine française, qui d'ailleurs influença aussi Freud, mérite en outre d'être signalée : celle du bon docteur Le Bon et de sa " *psychologie des foules* ".

Deux objets à l'origine offrent un terrain privilégié au développement de cette position dans des espaces de pratique : les conflits du travail ; et, spécificité de la société américaine, les antagonismes entre communautés culturelles issues des multiples nationalités d'origine. On peut supposer que la floraison simultanée de l'école culturaliste n'est pas sans rapport avec cette question. Elle explique en tout cas la filiation, aujourd'hui bien oubliée, entre cette psychologie sociale naissante et l'ethnologie, alors même que la prégnance des préoccupations sociales et politiques liées à l'immigration fait aujourd'hui retrouver en France, et pour les mêmes raisons, cette même alliance.

Mais on ne peut dire que ces terrains d'origine aient été les terreaux de ses meilleurs succès. En se focalisant sur des techniques de régulation des groupes restreints, elle trouva plutôt une audience, d'une part dans la formation de l'encadrement des entreprises, et d'autre part dans les collectivités rassemblant des jeunes désignés comme en difficulté de socialisation, à la frontière donc des pratiques de la conflictualité sociale et des pratiques psychiatriques : ainsi de Moreno rêvant d'offrir au monde

des techniques éprouvées de résolution des conflits sociaux qui renverraient la lutte des classes au magasin des accessoires inutiles, et trouvant dans une institution pour jeunes filles désocialisées son meilleur terrain d'expérimentation. Ici encore, et nous y reviendrons, la déviance surgit dans l'histoire de la psychologie comme un attracteur dominant, là où apparemment rien ne l'y appelait.

Sur deux autres champs de pratique encore, elle a connu un succès spectaculaire. Tous deux concernent la circulation de l'information dans un espace macro-social. Tous deux s'inscrivent dans la perspective qu'on vient d'évoquer, puisqu'il s'agit en fait de résoudre la contradiction d'une pensée du micro-social qui aspire à régler le macro-social. L'un fait circuler de l'information de la périphérie vers le centre — la théorie de l'opinion, le marketing, la théorie des sondages ; l'autre la fait circuler du centre vers la périphérie — la publicité et ses dérivés, tout ce qu'on appelle aujourd'hui la " communication ". N'ayant pas encore à l'époque pénétré à l'intérieur de l'espace de production (ils ne l'ont fait que très récemment, à mesure que diminuait sa concentration spatiale), ces deux champs se sont essentiellement développés autour de l'élargissement du marché et des pratiques politiques.

C'est à partir de ces bastions que la psychologie sociale retraversera l'Atlantique au lendemain de la seconde guerre mondiale, et que nous la retrouverons dès lors, avec une place éminente, aux côtés de la tradition proprement française.

D. LES PRATIQUES DE LA FOLIE

On a vu comment dès sa naissance, la psychologie dans son versant spéculatif s'est à ce point identifiée à la position neuro-psychiatrique, que la psychopathologie est apparue pendant des décennies comme une sorte de chambre d'écho de la médecine dans la sphère " profane " (nous reprenons ici à dessein le vocable utilisé naguère, à la suite de Freud, pour désigner les psychanalystes non médecins, tant il dit merveilleusement à quelle fonction de nature cléricale les sociétés industrielles ont assigné la médecine). La psychologie y a végété des décennies comme une sorte de diaconat, fidèle et modeste. A vrai dire, s'il y a bien des chaires de psychopathologie, on ne voit guère trace alors d'une pratique non médicale de la psychopathologie.

La seule exception notable — encore a-t-elle été longtemps le fait presque exclusif de médecins psychologues — , est cependant importante pour la suite, même si son extension fut longtemps très modeste. C'est l'assistance au diagnostic par les tests, sorte d'équivalent de l'examen de laboratoire complémentaire à l'approche clinique. Elle s'est développée dans deux directions : d'une part l'extension des méthodes de la psychométrie à des épreuves typologisantes ⁱ, les plus élaborées reposant sur l'analyse factorielle, mais même celles-là restant interprétées dans une grille nosographique classique ; d'autre part, à partir séparément des États-Unis (avec le TAT) mais surtout de l'aire germanophone (avec le Rorschach et beaucoup d'autres), dans la percée originale des épreuves projectives.

Des premières, on peut retenir leur inconfort à tenter d'articuler à une typologie dépourvue de relation d'ordre une construction mathématique reposant sur des distributions gaussiennes, et obligeant à construire des “ échelles ” là où la nosographie décrivait des ensembles liés de symptômes : avec pour conséquence un débordement implicite de la notion de syndrome morbide vers un espace structuré où pouvait s'inscrire n'importe quelle “ personnalité ”.

L'intérêt des secondes est que, reposant sur des modes de construction et d'utilisation assez disparates, elles semblent se nouer en un point d'oscillation entre trois modèles épistémologiques entre lesquels la psychologie ne cessera plus tard d'hésiter, alors qu'à cette époque seul le premier semblait prévaloir : le repérage classificatoire (linéaire ou non), dont l'élaboration statistique est l'habillage mathématique ; l'herméneutique, qui reviendra en force dans la psychologie beaucoup plus tard, lorsqu'elle aura opéré sa jonction avec la lignée psychanalytique ; et, entre les deux, la typologie intuitive, qui proliférait déjà depuis des décennies dans la botanique nosographique.

Ainsi, dans cette double exception à la position de simple chambre d'écho de la psychiatrie, nous pouvons entrevoir à l'œuvre comme une faille naissante dans ce qui a, plus d'un siècle durant (si l'on inclut le temps où elle se nommait médecine aliéniste), fondé la place sociale de cette dernière : la garantie d'une discontinuité radicale entre folie et normalité, dont les murs de l'asile étaient la projection spatiale ; et, en même temps, l'amorce d'une négation de cette discontinuité, non sans contradictions ni hésitations, avec le seul outil de réintroduction de la continuité jusqu'ici prévalent, celui qu'on vu se déployer dans la lignée psychopédagogique — la congruence entre l'ordre du développement linéaire et l'ordre du classement dans une population d'égaux.

ⁱ Les trop célèbres DSM s'inscrit dans cette lignée, mais a eu d'illustres prédécesseurs tel le MMPI.

3^e naissance : UN MÉTIER NÉ D'UN TITRE

entre deux après-guerre : les années de pénombre

Dans ce contexte complexe, où nous avons dû quelque peu jongler avec la chronologie pour suivre des fils qui tantôt s'étirent isolément, tantôt se croisent et se nouent, quelle image peut-on esquisser de la psychologie telle qu'elle se cherche entre le lendemain de la 1^e guerre mondiale et le lendemain de la 2^e ?

Une école de psychologie scientifique, notamment autour d'Henri Piéron, s'est solidement installée à la faculté des Lettres de l'Université de Paris. Elle a eu le temps, depuis Binet et Simon, de s'approfondir, de se complexifier, et d'affermir ses bases mathématiques. Les progrès de l'outil statistique et de la pensée probabiliste lui fournissent un “ gisement de scientificité ” généreux, quoique reposant sur une base assez étroite, longtemps cantonnée aux merveilleuses retombées de l'étude de la fonction de Laplace-Gauss, que les psychologues ne connaissent guère que sous le nom

de “ loi normale ” : et ils ne se privent pas de lui conférer en effet une aura de “ normalité ”, quitte à lui ramener parfois par d’ingénieux correctifs les distributions expérimentalement observées qui auraient le front de ne pas la vérifier. Et cette notion ambiguë de normalité statistique, superposant, à l’idée qu’un type particulier de distribution mathématique “ fait norme ”, l’idée que la norme elle-même se définit par une position médiane dans cette distribution, fournit un nouveau paradigme pour tenter de penser le paradoxe de la différence sans attenter au dogme de *l’homo universalis*.

A cette lignée, la création, en 1921, de l’Institut de Psychologie, fournit une solide tête de pont. Dès 1923, cet institut délivre un diplôme d’université à orientation pratique, essentiellement consacré à la psychométrie, ainsi confirmée comme trait d’union privilégié entre la scientificité et les pratiques.

Ce modeste diplôme, aux effectifs très faibles, est tout à fait insuffisant à créer le noyau d’une profession, même si l’Institut de Paris est peu à peu relayé par des homologues de province, dans une poignée d’universités, notamment Lyon et Montpellier. Nous n’avons quelque information que sur celui de Lyon, qui, sous l’impulsion de Jean Bourjade, prend le nom significatif d’Ecole Pratique de Psychologie et de Pédagogie. Les quatre mots clés de ce titre nous dispensent de tout commentaire. Il est d’ailleurs remarquable que la Société fondée par Binet, qui a pris après sa mort le nom de “ société Binet-Simon ”, se “ délocalise ” à Lyon dans les années trente. Retenons cette tradition particulièrement forte d’un lien intime entre psychologie et pratique pédagogique dans le terroir lyonnais : nous la retrouverons tout à l’heure¹.

Un autre champ de pratique, d’ailleurs directement enraciné dans la pratique scolaire, et plus précisément dans les “ cours complémentaires ” qui prolongent alors l’enseignement primaire au delà du certificat d’études, sera d’une importance essentielle dans le développement d’une pratique de la psychologie définie par la psychométrie : l’orientation professionnelle, et notamment son haut lieu, l’I.N.O.P. C’est là en effet que se constitue un personnel solidement formé et expérimenté qui fournira quelques décennies plus tard une bonne part des enseignants du cursus autonome de psychologie.

Mais il ne faut pas chercher alors des psychologues qui ne seraient que psychologues. Psychologue est un qualificatif aux contours assez flous que se confèrent des praticiens ou des théoriciens fondés dans des filiations diverses : pédagogues, médecins, ou, dans une autre perspective, ingénieurs et cadres de l’industrie. En fait, la psychologie se présente alors avec un double statut ; d’un côté c’est une pratique spécifique qui ne concerne encore que bien peu de monde : l’art de construire, d’étalonner, de faire passer, et d’interpréter des tests — quel que soit l’usage social qui en est fait ; de l’autre, dans une large zone de connivence idéologique, transversale à de multiples pratiques sociales, que nous appellerons “ courant moderniste ”, la psychologie est un certain corpus de discours experts servant d’appui doctrinal et de caution savante. Certes ce courant est encore cantonné aux marges, et il aura encore l’occasion de muter sur des points essentiels : mais il prépare une éruption de grande ampleur qui interviendra au demi-siècle suivant, et il n’est pas anodin que la psychologie lui ait été si anciennement associée.

Dans le même temps, l'autonomisation de la discipline par rapport à la philosophie demeure très relative. Son enseignement universitaire n'apparaît dans les diplômes nationaux que dans le cadre du cursus de philosophie. L'agrégation de philosophie demeure la voie d'accès privilégiée aux postes de professeurs de psychologie, d'une part dans l'enseignement supérieur, et d'autre part — on serait tenté de dire “ surtout ”, — dans les écoles normales d'instituteurs, sous le vocable de “ psychopédagogie ”. Cette position stratégique de la philosophie dans la reproduction de la psychologie permet le maintien durable, en concurrence avec la lignée scientifique, d'une psychologie fondée sur l'analyse de la conscience : avec de multiples variantes, depuis un modèle introspectionniste conceptuellement assez pauvre, jusqu'à la puissante vague de la phénoménologie de l'après-guerre. Celle-ci permet toutefois des ponts avec les lignées d'inspiration scientifique, dont elle peut récupérer et réinterpréter les données au lieu de les ignorer simplement : soit, avec Merleau-Ponty,¹ dans le champ de la psychologie générale ; soit, avec le courant Binswangerien, dans le champ de la psychopathologie. Quant à ceux des philosophes d'origine qui se plaçaient délibérément sous l'invocation dominante de la psychologie, comme Wallon ou plus tard Lagache, ils n'auront toujours d'autre façon de marquer leur autonomie que d'entreprendre secondairement des études de médecine. Expérimentateur militant ou médecin-philosophe : le mandarin qui se veut psychologue n'a guère d'autre alternative.

i "tout à l'heure",
c'est à dire dans les
nombreuses références
que la suite du livre fait
aux pratiques lyonnaises,
et en particulier à la
Formation à Partir de la
Pratique"

Il faut toutefois signaler un objet singulier, dont la vogue fut aussi considérable que son oubli fut ensuite rapide : la caractérologie. Son principal ordonnateur, qui put même en passer pour l'inventeur, René Le Senne, était un philosophe spiritualiste comme il en fleurissait alors d'innombrables. Elle se présente comme une typologie intuitive, se distinguant de la nosographie, d'une part par l'absence du point de vue pathologique, et d'autre part par une systématisation combinatoire du reste assez naïve, qui pourrait bien d'ailleurs être une sorte de concession symbolique et défensive à une norme de scientificité à laquelle il eût été inconcevable de se rallier véritablement. Mais cette singularité nous surprendra moins si on la rapporte à ce qu'on a dit plus haut de l'usage des tests en psychiatrie : elle travaille au même point de trouble autour du statut de la différence. Le fondement de la psychologie dans le présumé universaliste, qui ne peut traiter la différence que comme raté ou comme pierre d'attente, est en train de vaciller.

¹Dont on sait trop peu qu'il fut assistant de psychologie à l'Université de Lyon.

la licence de psychologie : un enfant pour légitimer ses parents

rompre enfin le cordon

Le tournant décisif est la création, en 1947, de la licence de psychologie.² Jusque là, la psychologie comme discipline universitaire n'a accédé qu'au premier palier dans l'échelle de dignité des disciplines, celui de la *chaire*. Et jusque là, les facultés des Lettres n'ont délivré que des licences d'enseignement. On peut soupçonner que l'enjeu de cette première création d'une licence qui ne serve pas à reproduire les enseignants du secondaire est essentiellement intra-universitaire. Parqués à la périphérie de l'université dans leurs Instituts d'université, ne pouvant délivrer que des diplômes ou des certificats locaux, les titulaires des chaires de psychologie de l'université de Paris revendiquent ce signe extérieur décisif de respectabilité universitaire qu'est la délivrance en propre d'un grade.

Pourquoi les psychologues furent-ils les premiers à franchir ce pas ? la psychologie était loin d'être le seul champ disciplinaire d'apparition relativement récente à se développer tranquillement sous l'auvent de disciplines remontant au moyen âge, en une coalescence fortement ancrée dans des systèmes de reproduction sociale restés communs : la sociologie est toujours alors enseignée dans le cadre d'un certificat de " morale et sociologie ", l'économie est un pan des facultés de droit, et, au sein même de la philosophie, la philosophie des sciences est supposée être une branche de la bonne vieille logique. On a sans doute là un signe supplémentaire d'une singularité du statut historique de la psychologie, d'une position inclassable faite d'articulations compliquées dans un étonnant triangle dont les sommets sont la biologie médicale, la philosophie et les pratiques de régulation sociale au sens le plus large. En tout cas le fait est qu'en aucun autre des marcottages qui suivront dans le quart de siècle ultérieur, la rupture avec la plante mère n'a été aussi conflictuelle, aussi chargée de ressentiments et de délégitimation méprisante réciproques.

Après plus d'un demi-siècle, l'entreprise de couper le cordon ombilical avec la philosophie se réalise donc enfin. Elle trouvera son ultime accomplissement vingt ans plus tard, quand les psychologues demandent et obtiennent en 1965 le rattachement de la psychologie au même département du CNRS que les sciences biologiques, créant une situation révélatrice et singulière, puisqu'elle les faisait siéger dans les instances de la recherche aux côtés des sciences " dures ", et aux côtés des disciplines littéraires dans les instances universitaires.

² Rappelons que l'enseignement supérieur est alors bien différent de ce que l'on connaît aujourd'hui. L'université ne connaît d'autre structure que les cinq facultés des Lettres, des Sciences, de Droit, de Médecine et de Pharmacie. En lettres et sciences, après une année dite " propédeutique ", consacrée à trois disciplines de base de la faculté choisie, les étudiants passent, normalement en deux ans, une licence spécialisée constituée de quatre certificats, qui leur ouvre directement l'accès à des emplois, des concours de recrutement d'enseignants, des concours administratifs ou des formations professionnelles extra-universitaires. N'existent alors, ni organisation des études supérieures en cycles, ni maîtrise, (créée en 1966), ni DESS, ni DEA. Des Diplômes d'Études Supérieures, sanctionnant essentiellement la rédaction d'un mémoire, servent presque exclusivement de passage obligatoire vers la préparation de l'agrégation. Les seuls doctorats sont le doctorat d'état sans autre mention disciplinaire que celles de la faculté et, marginalement, le doctorat d'université. Les seuls enseignants titulaires sont les professeurs, les assistants n'étant recrutés que pour quatre ans et les maîtres-assistants, ultérieurement rebaptisés maîtres de conférence, n'apparaissant qu'au début des années 60.

On peut aussi soupçonner que, si cette revendication est satisfaite, c'est que le contexte politique est porteur. Le plan Langevin-Wallon, œuvre commune de l'un des physiciens et du psychologue le plus réputés du temps, puissante utopie pédagogique qui ne sera jamais appliquée, mais a marqué profondément la pensée de l'après-guerre, témoigne de ce que la prétention originaire de la psychologie à être le discours d'appui privilégié du modernisme pédagogique a réussi à se rendre crédible et lui confère un label progressiste incontestable qui, juste après la Libération, est un véritable Sésame.

la psychanalyse entre en scène

1947, c'est aussi la date de l'élection de Lagache à la Sorbonne. Philosophe, dont on a vu qu'il a fait des études de médecine, il se rattache d'abord à une psychopathologie d'inspiration phénoménologique. Mais il s'est converti, encore récemment, à la psychanalyse. Et c'est par lui que la pensée psychanalytique entre dans l'université française. Mais la psychanalyse s'est constituée depuis ses origines en un champ de pratique et de discours indissociables l'un de l'autre, dans un espace privé jalousement préservé — celui des sociétés de psychanalyse (pour quelques années encore, il n'y en a alors qu'une seule en France). La texture idéopraxique qui la caractérise est seule de son espèce, (elle sera beaucoup imitée, mais plus tard...), et est quasiment inimportable en l'état dans le système idéopraxique de l'université. Ainsi naît un objet épistémologique étrange, un mixte inattendu : la psychologie clinique,³ c'est à dire en quelque sort la projection (au sens géométrique du terme) de la pensée psychanalytique dans le système de référence universitaire. La parution en 1949 de l'Unité de la psychologie montre assez le prix qu'a pour Lagache son arrimage à la psychologie, au prix de constructions intellectuelles qui ont beaucoup vieilli sans doute, mais qui révèlent crûment, d'une part l'enjeu de cette affiliation, et d'autre part l'ampleur de ce qu'elles sont censées réduire, ou plutôt exorciser : l'exubérante et chaotique *diversité* de la psychologie.

La psychanalyse s'est entre temps introduite dans la psychologie par un autre biais, sur le terrain des pratiques, de ces pratiques de l'enfance "troublée", qui pourraient bien être en fait des pratiques de l'enfance troublante, et qui sont la place forte de la lignée médico-psycho-pédagogique. L'espace de celle-ci, devenue "psychopédagogie médicosociale", se confond pratiquement désormais avec la "neuropsychiatrie infantile" initiée vingt ans plus tôt par Heuyer, — avant de se développer sous le nom de "secteur de l'enfance inadaptée", sous l'étroite tutelle au départ de quelques barons régionaux de la neuropsychiatrie infantile, et à la faveur d'un quadrillage à la fois administratif et associatif mis en place par Vichy.

C'est dans cet espace d'alliance entre pédiatres, psychiatres et pédagogues, que, dans le prolongement de la position d'Anna Freud bien plus que dans celle de Mélanie Klein, se constitue sous l'invocation de la psychanalyse une sorte de génétique de l'affectivité, avec un modèle normatif de développement linéaire adossé à une puissante morale familialiste, — en pendant de la génétique de

³ Certes l'expression a déjà été employée, par Janet notamment, mais, on l'a vu, en un tout autre sens.

l'apprentissage avec laquelle s'instaure une sorte de division du travail : à l'une les " troubles " de l'intelligence, à l'autre les " troubles " du comportement. L'école en demeure le paradigme unificateur en ce que, d'une part le développement est toujours pensé comme une succession de " stades " normaux qu'il s'agit de rejouer correctement là où ils ont été " manqués " ; et en ce que d'autre part, dans une image très forte " d'école des parents " qui va bien au delà de l'organisation qui s'est donnée ce nom, les familles y apparaissent l'objet d'une éducation à la parentalité en même temps qu'à la conformité à des rôles de masculinité et de féminité supposés naturels. Plus subtilement, la mise en valeur de l'économie libidinale y sert de confirmation implicite au rousseauïsme éducatif, principalement de ces pratiques de reproduction sociale modernistes dont la psychologie est devenue, on l'a vu, le discours d'appui majeur. Bref : que les parents soient conformes aux normes parentales, et les enfants se développeront d'eux-mêmes dans la joie et l'harmonie...

un collage disparate

C'est également dans cette période de l'immédiat après-guerre que la psychologie sociale américaine franchit l'Atlantique. Avec les mêmes points d'appui majeurs : les pratiques d'animation des groupes restreints appliquées à la formation des cadres de l'industrie et subsidiairement des administrations, notamment autour de l'A.R.I.P ; et l'étude des opinions et des attitudes appliquées d'une part aux pratiques commerciales et d'autre part aux pratiques politiques, notamment avec la création de l'I.F.O.P. par Jean Stœtzel.

La structure de la nouvelle licence de psychologie reflète exactement cet assemblage hétéroclite : un certificat de psychologie générale qui reste commun avec la licence de philosophie, et qui juxtapose aussi bien le corpus de la psychologie proprement philosophique que la psychopathologie (enseignée par des psychiatres), la psychologie clinique et la psychologie expérimentale ; un certificat de psychophysiologie, ultérieurement dédoublé, totalement enseigné dans les facultés des Sciences, et par des biologistes ; un certificat de psychologie sociale ; et un certificat de psychologie de l'enfant et de l'adolescent. Sept ou huit ensembles dont chacun développait sa cohérence propre en ignorant superbement les autres. On ne peut d'autre part qu'être alors frappé de la part exceptionnelle que tiennent dans cette configuration les disciplines connexes : biologie, mathématiques, psychiatrie, et toujours, du moins en province, philosophie.

des diplômés en quête d'emploi

Le dispositif parisien s'étend progressivement à un certain nombre d'universités provinciales — en commençant par celles où un noyau d'enseignants et de formations para-universitaires s'était déjà constitué. Toutefois, cet essaimage ne concernera jusqu'à la fin des années 60 qu'un nombre infime d'étudiants. A la Sorbonne au contraire, les effectifs, très vite, atteignent un ordre de grandeur suffisant pour faire de l'étudiant en psychologie une espèce sociale non négligeable. Certes, le public traditionnel de la psychologie universitaire — adultes déjà inscrits dans la vie professionnelle, déjà nantis de titres qualificatifs et retournant dans le giron de l'*alma mater*, ou y faisant une première entrée

dans une démarche promotionnelle, fournit tout naturellement, et cela se vérifie aujourd'hui encore, une part du recrutement plus importante que dans toute autre " filière " (pour user d'un terme plus tardif). Mais la nouveauté décisive est l'orientation, vers la nouvelle " discipline " de plein exercice, d'étudiants sortant juste de leurs études secondaires, dépourvus de toute autre expérience sociale, dont la psychologie constituera donc l'unique carte d'identité, et par suite le seul titre à un recrutement professionnel ultérieur. L'adjectif devient substantif.

Pour ces licenciés qui ne vivront pas de l'air du temps, il va falloir fabriquer, de toute pièces, un métier, et eux mêmes y contribueront plus que quiconque, notamment dans le cadre du Groupe d'Études des Étudiants en Psychologie dont le rôle historique débordera largement à cet égard la fonction proprement syndicale. Sa publication, le Bulletin de psychologie, initialement simple support de diffusion de notes de cours, sorte de service de photocopiés amélioré, deviendra le premier espace significatif de métabolisation de la nouvelle profession.

Tout naturellement, la licence va donc déboucher sur la création de " diplômes d'études supérieures " — à visée professionnelle, et structurés très différemment des D.E.S. des disciplines académiques classiques. Chacune de celles des orientations de la psychologie qui sont issues d'une alliance à un champ de pratique (l'école, l'entreprise industrielle, l'hôpital psychiatrique), en avait reçu sa problématique et ses présupposés fondateurs ; elles les retournent maintenant à l'expéditeur, sous la forme d'un discours à forme savante supposé provenir de l'Olympe du Savoir, déposé dans le diplôme propre de chacune (psychologie pédagogique, psychopathologie, psychologie industrielle) où les praticiens de ces espaces viennent enseigner aux côtés des universitaires. Les stages que fournissent ces réseaux de pratique formeront le plus souvent la matrice des futurs emplois.

Mais des emplois pourquoi faire ? A ce stade, il ne s'agit encore que d'une généralisation de ce qui s'est inauguré dans la période précédente : l'expertise diagnostique à l'aide d'instruments standardisés construits à partir d'une élaboration statistique. Aux tests, psychométriques ou projectifs, viennent s'ajouter les questionnaires, outils majeurs du psychosociologue : leur usage est différent, leur construction est identique.

Cependant, une autre pratique se développe dans un tout autre registre : l'animation de groupes, avec notamment la dynamique de groupe et le psychodrame. Et cette pratique là de la psychologie, qui concerne encore relativement peu de monde mais fascine toute une frange du microcosme intellectuel, prépare la rupture suivante, et est à ce titre de première importance.

On peut relever aussi qu'alors que les quelques grandes administrations (notamment la toute jeune direction de l'Éducation Surveillée, dans le cadre du ministère de la Justice) et entreprises (publiques notamment, comme la SNCF) qui avaient déjà créé des postes de psychologues, recrutent très vite dans les rangs des diplômés de l'université, de même que l'Orientación Professionnelle, — l'enseignement primaire fait un choix radicalement opposé. Conservant à la qualification de psychologue son statut " adjectif ", elle ouvre des postes de " psychologues scolaires ", mais non des

emplois, c'est à dire qu'elle les réserve à des enseignants formés par des stages initialement très brefs (quelques semaines pour commencer) et maintenus dans leurs corps d'origine. Ce choix politique auquel nous ne sommes pas ici en mesure de proposer une explication, aura pour conséquence majeure, non une rupture, mais une entrée en divergence des destins jusqu'alors, on l'a vu, très liés de la psychopédagogie et de la psychologie française — l'orientation professionnelle demeurant il est vrai pour maintenir un isthme entre le corps des instituteurs et la psychologie universitaire, et offrant au premiers la meilleure voie de promotion sociale vers la seconde.

4^e naissance: l'assignation à la mésinscription ^k

Cette discipline et cette profession, au poids social plutôt modeste, voire, hors de la sphère parisienne, confidentielles, vont se trouver à la fois métamorphosées et articulées à des enjeux sociaux majeurs lors de la grande mutation sociale qui travaille souterrainement les années soixante et éclate au grand jour à l'occasion des événements de mai 68. Les fils innombrables de cet écheveau embrouillé se nouent et se renouent trop inextricablement pour qu'on en suive ici en détail le foisonnement: Je me contenterai d'en marquer les plus notables quant à leur incidence sur le destin de la psychologie.

les barbares à l'université

Au milieu des années 60, la génération du baby-boom, qui avait déjà successivement soumis l'enseignement primaire et l'enseignement secondaire au même choc démographique, arrive à l'âge d'entrée à l'université. Mais à mesure que l'onde de choc s'est déplacée, elle s'est amplifiée, car cette génération est aussi celle d'un rapide allongement de la scolarité, par accès d'une proportion croissante de chaque classe d'âge à l'enseignement secondaire. Tel qu'il était issu du collège de jésuites, puis du lycée napoléonien, ce dernier avait été exclusivement jusqu'alors un espace de reproduction de la bourgeoisie, essentiellement par héritage social, mais aussi par filtrage et promotion des plus brillants rejetons des couches paysannes et ouvrières: c'est à peine par plaisanterie qu'on avait pu définir le baccalauréat comme un "brevet de bourgeoisie". En devenant un enseignement de masse, il change de nature. La distribution, décrite par Baudelot et Establet quelques années plus tard, entre deux systèmes quasi-étanches entre eux, — "primaire-professionnel" et "secondaire-supérieur" —, est au même moment en train de se remanier profondément, même si elle conserve, aujourd'hui encore, quelques beaux restes.

Lorsque la lame de fond arrive à l'enseignement supérieur, auquel ne parvenait traditionnellement qu'une fraction plus restreinte encore de chaque classe d'âge, le choc est encore plus brutal. Et l'on peut dire que rien n'y a préparé l'université. Dans le cas

^k C'est à partir du livre dont est extrait ce texte que je me suis résolu à user publiquement du terme de mésinscription, auquel j'avais jusque là, pour être compris de mes publics sans de longues explications préjudicielles, toujours substitué l'équivalent le moins inadéquat (tout est relatif...) de déviance. Curieusement, alors que je ne le définissais que plus de 100 pages plus loin, il s'est glissé deux fois de suite ici sous ma plume, en éclairer somme toute... Pour en retrouver les fondements, cf (4) et (5)

particulier des facultés de lettres, presque exclusivement vouées à la reproduction des enseignants du secondaire, l'explosion démographique est encore moins amortie qu'ailleurs, puisque le nombre d'étudiants gonfle au moment précis où le nombre d'enseignants du secondaire cesse de croître.

La réforme dite "Fouchet", en 1966, remplit alors la même fonction que la réforme "Haby" qui avait institué le collège unique dans le premier cycle de l'enseignement secondaire : elle tente d'adapter le système à la nouvelle donne, mais dans le même temps, elle fait sauter des obstacles ralentisseurs et accélère d'un coup l'évolution. En particulier, pour le cas qui nous intéresse, elle supprime l'année dite "propédeutique", qui filtrait l'accès à la suite des études supérieures sur des épreuves de disciplines classiques : celles là mêmes qui favorisaient massivement ceux à propos de qui Bourdieu et Passeron popularisent au même moment le terme d'"héritiers". Les autres, ceux à qui leurs familles n'a pas transmis les clés subtiles de la "distinction" - là encore au sens de Bourdieu -, et qui désormais débordent largement la petite frange élitiste qui parvenait depuis toujours à s'en approprier l'usage (souvent d'ailleurs grâce au palier intermédiaire des écoles normales d'instituteurs) – s'engouffrent alors en masse dans les disciplines "neuves", fantasmées comme moins asservies à des traditions culturelles dont ils sont exclus. Dans les facultés de lettres, le choix se restreint alors à la sociologie et à la psychologie. Ainsi à Lyon, dès la rentrée 1966, le nombre d'étudiants entamant des études de psychologie est multiplié par quatre, passant de 30 à 120 en un an, et continuera à progresser exponentiellement jusqu'à atteindre un effectif de 500 au milieu des années 70. A moindre échelle, le même processus se constate en sociologie. Nul ne s'étonnera qu'on retrouve vingt mois plus tard cette cohorte de nouveaux étudiants, parvenue en fin de deuxième année, à la fois à l'origine et à la pointe du mouvement de mai 68. Les barbares sont entrés dans Rome.

Non que dans ce mouvement les héritiers aient été en marge : même numériquement marginalisé, le recrutement majoritairement bourgeois, voire aristocratique, qui avait été auparavant celui des études de psychologie n'avait pas disparu, et nombre de ses représentants furent extrêmement actifs en mai 1968. Le déclencheur fut en réalité la potentialisation réciproque de de deux *états de transition*, tous deux dérivés de la prolongation massive de la scolarité :

- l'accès de nouvelles couches à l'enseignement supérieur
- la transformation du statut social de l'adolescence dès lors qu'il devenait impossible de la contenir dans les limites convenues d'une crise de deux ou trois ans entre la puberté et des rituels initiatiques éprouvés - d'ailleurs différents selon les classes sociales.

Bref la crise se redoublait d'être en même temps crise d'un modèle de crise, puisque l'adolescence est en elle-même état critique à l'échelle de chaque histoire individuelle.

des terres vierges à coloniser

Il se trouve qu'à peu près dans le même temps - soit tout au long des années 70, se produit un autre mouvement historique, qui n'est pas sans parenté souterraine avec celui qu'on vient d'évoquer, car ce sont en fait deux effets parmi beaucoup d'autres du même basculement vers une société que

certaines se plaisent à baptiser "post-industrielle" ou, d'un autre point de vue "post-moderne". Il concerne cette fois le mode de traitement social des populations qu'il est convenu de nommer "déviantes". Nous en resterons ici à ces appellations, – très provisoirement car, en tentant, plus loin dans ce livre, d'en amorcer une théorie unifiante, nous serons amené à proposer d'autres concepts. Pour l'instant, observons seulement que ce mouvement se traduit par quelques effets bien concrets:

- une brusque expansion du nombre d'emplois dans les deux principaux secteurs voués au traitement de la mésinscription : la psychiatrie et l'enfance inadaptée;
- l'ouverture de nouveaux champs de pratique;
- l'apparition d'un grand nombre de métiers nouveaux dans un secteur qui s'unifiera bientôt sous le label "sanitaire et social";
- une professionnalisation très rapide des pratiques préexistantes, à la fois par le développement de labels de technicité (formations et diplômes), et par la transformation de la nature du lien salarial, qui s'y apparentait jusque là à une sorte de bénévolat dédommagé, et s'aligne désormais sur les modèles de rapports sociaux constitués dans l'industrie, avec ses syndicats de salariés et d'employeurs, ses conventions collectives, ses conflits du travail, etc.
- un remaniement corrélatif des structures d'Etat, tant des services centraux que des services extérieurs, qui fait apparaître, non sans palinodies et hésitations, un champ de "l'action sociale" à la charnière des anciens ministères du "Travail" et de la "Santé Publique et de la Population".

Les nouveaux psychologues issus du choc démographique trouveront dans ces espaces vierges, véritables terres nouvelles de colonisation, un débouché parfaitement congruent à leur propre nature sociale. Cette jonction entre la psychologie et la "déviance" n'est pas à proprement parler une nouveauté. On a déjà pointé à plusieurs reprises comment la folie ou l'enfance troublante surgissaient régulièrement, et dès l'origine, dans le paysage de la psychologie, - de façon parfois fort inattendue. Mais c'est sans doute à ce moment qu'elles en deviennent massivement l'objet central de fait. Et c'est aussi sans doute à ce moment, qu'elles se fixent définitivement comme identifiant presque exclusivement la psychologie dans l'imaginaire social. Car enfin, tout psychologue sait qu'il lui suffit de se présenter comme tel pour être perçu comme un spécialiste des gens "qui sont mal dans leur tête"; ou qui "vont mal": et toute l'histoire se noue sur ce télescopage du "aller mal" et du "être mal".

Références des autres textes de l'auteur auxquels il est fait renvoi dans les commentaires.

- ① *La formation en psychologie. Filiation bâtarde, transmission troublée*, P. MERCADER ET A.-N. HENRI (dir.), Lyon, PUL 2004
- ② *Une improbable durée: Vie et mort des objets institutionnels improbables*(2009), <http://henri.textes.free.fr/anh/images/stories/documents/txt115.pdf>
- ③ *Théorie, pratiques, scientificité : regards croisés* Alain-Noël HENRI et François JOURDAN(<http://henri.textes.free.fr/anh/images/stories/documents/txt212.pdf>)
- ④ Ensemble de textes en ligne concernant la mésinscription, http://henri.textes.free.fr/anh/index.php?option=com_content&view=category&id=52:la-mesinscriptio&layout=blog&Itemid=63&layout=default
- ⑤ *Penser à Partir de la Pratique*, G. GAILLARD, A.-N. HENRI, O. Omay Ramonville St Agne, Érès, 2009)